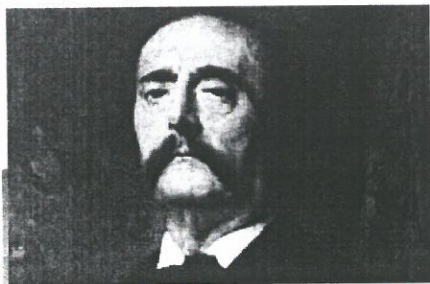


## Barbey D'Aurevilly : écrivain à réactions

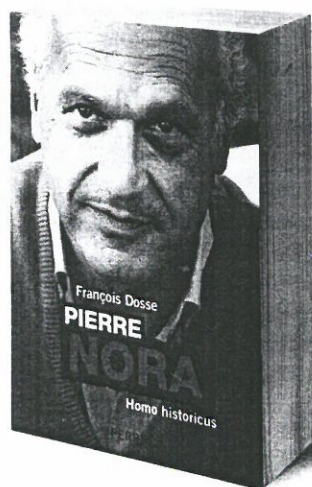
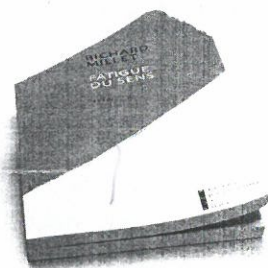


des théories modernes », les « dissolvantes idées modernes », le « monstre abhorré du progrès », etc. Consacrer à « Barbey d'Aurevilly et la modernité » tout un colloque, dont on publie maintenant les Actes, ne pouvait donc conduire qu'à un constat d'évidence. Restait à examiner dans le détail comment la critique de la modernité, surtout présente dans la préface des *Diaboliques* (1874) et dans *Les ridicules du temps* (1883), s'est déclinée au fil de la vie de l'auteur du *Chevalier Des Touches* et du *Rideau cramoisi*. Une quinzaine d'auteurs s'y emploient ici, souvent avec bonheur. En fait, plus que de critique, c'est de rejet qu'il faudrait parler, Barbey n'étant évidemment pas un théori-

Monarchiste, catholique, contre-révolutionnaire, issu d'une vieille famille normande, Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889) fut, comme chacun le sait, un adversaire résolu d'une modernité qu'il exérait tout autant que Flaubert ou Baudelaire. Dans son œuvre, on ne compte plus les diatribes contre l'« exécrable physiognomie moderne », l'« empoisonnement

ciens. Dans ses romans et ses récits, « à la modernité est toujours dévolu le mauvais rôle de ce qui n'a pas été à la hauteur des attentes » (Laurence Claude-Phalippou). Dans ses essais, il s'en prend à la « prose du temps ». La modernité est ainsi régulièrement associée chez lui au réalisme, cet « excrément littéraire », mais aussi à l'esthétisme parnassien, qui entend réagir contre le réalisme mais ne vaut pas mieux que lui. Le pessimisme de Barbey est incontestablement de nature nostalgique : il rêve d'une époque où l'homme ne voulait pas se mettre à la place de Dieu. Ce qui n'empêche pas ce « prophète du passé » de vouloir être de son temps dans l'instant même qu'il s'en détache. Son grand argument en faveur du passé est qu'on ne peut pas fuir en avant sans revenir en arrière. Ce qui est plus curieux est le peu d'influence qu'il eut sur les auteurs catholiques, qu'il s'agisse de Péguy ou de Bernanos, de Claudel ou de Mauriac. Proust, en revanche, le considérait comme l'un de ses modèles. **A. B.**

Philippe Berthier (éd.), *Barbey d'Aurevilly et la modernité. Colloque du bicentenaire (1808-2008)*, Honoré Champion (Immeuble J.B. Say, C.I.B. 13, chemin du Levant, 01 210 Ferney-Voltaire), 344 p., 65 €.



### Incontournable Pierre Nora

Pour connaître dans le détail, et jusque dans les coulisses, tous les ressorts du paysage intellectuel français depuis les années 1960, il n'est sans doute pas de meilleur outil qu'une biographie de Pierre Nora. Celle que lui consacre François Dosse montre que l'actuel directeur du *Débat* n'a pas été seulement un membre parmi d'autres du courant dominant – disons pour faire bref, la grande bourgeoisie intellectuelle de gauche (ce qui ne l'a pas empêché d'être aussi l'éditeur de Drieu La Rochelle, de Georges Dumézil ou de Carl Schmitt) – des lettres françaises sous la V<sup>e</sup> République, mais aussi l'une des pièces essentielles d'un dispositif qui, à la grande

époque, s'appuyait essentiellement sur un quotidien (*Le Monde*), un hebdomadaire (*Le Nouvel Observateur*), des éditeurs de premier plan (le Seuil, Gallimard) et des lieux de pouvoir incontestables (le Collège de France, l'École des hautes études en sciences sociales). L'auteur brosse le tableau d'une foule de réseaux, faits d'acointances politiques, de relations professionnelles, d'amitiés d'enfance, mais aussi de stratégies conjugales, para-conjugales ou communautaires. Le propos frôle parfois l'hagiographie, mais la documentation est impeccable. On constate que, de l'époque où il n'était encore que professeur au lycée Lamoricière d'Oran jusqu'à son entrée à l'Académie française, Pierre Nora a quasiment connu tout le monde. Occupant d'abord chez Julliard, puis chez Gallimard, une position véritablement stratégique, le maître d'œuvre des *Lieux de mémoire* a publié dans ses collections les plus célèbres (« Archives », la « Bibliothèque des sciences humaines », la « Bibliothèque des sciences sociales ») tous les grands noms des sciences sociales « officielles », tout en faisant plus souvent preuve d'indépendance d'esprit qu'on aurait pu le croire. Le lecteur apprendra aussi que, durant la Première Guerre mondiale, Gaston Nora, le père de Simon Nora, sauva la vie de l'antisé-

mite Xavier Vallat, en faveur de qui il témoigna encore à la Libération. Une fresque fascinante. **A. B.**

François Dosse, *Pierre Nora. Homo historicus*, Perrin, 657 p., 27 €.

### Le « nationalisme littéraire » d'Anatole France

Anatole France est souvent considéré comme l'un des pères fondateurs de la République. Dreyfusard (il fut même le seul membre de l'Académie à défendre le capitaine Dreyfus), rallié sur le tard au socialisme après avoir été quelque temps séduit par le boulangisme, cet auteur aujourd'hui un peu oublié avait en réalité une personnalité à multiples facettes. Le livre que lui consacre Guillaume Métayer montre qu'il fut longtemps très lié aux représentants du « nationalisme littéraire », qu'il s'agisse de Barrès (qui lui consacra en 1883 l'un de ses tout premiers articles), de Maurras (qui fit sa connaissance en 1890 et lui doit le lancement de sa carrière littéraire), de Jules Lemaitre ou de la comtesse de Martel, qui signait ses romans du nom de Gyp. Gabriel Syveton, Gonzague Truc, Henri Massis, Maurras encore (*Anatole France politique et poète*, 1924), vantèrent ses mérites et se déclarèrent ses disciples. En 1925, Jacques Roujon alla même jusqu'à publier sur lui un livre le présentant comme l'« homme le plus réactionnaire du monde » !

C'est dire que l'auteur de *L'île des pingouins* et de la *Rôtisserie de la reine Pédauque* était un personnage complexe. Métayer le décrit fondamentalement comme un sceptique, et aussi comme un dilettante. Il montre néanmoins très bien les constantes de son œuvre, au premier rang desquelles figurent son pessimisme anthropologique et les doutes qu'il ne cessa de cultiver concernant le jacobinisme et l'idée de « rupture » révolutionnaire (il vouait en revanche un véritable culte à André Chénier, poète décapité en 1794). Bernanos, il est vrai, lui reprochait d'avoir hérité de l'esprit « libertin » du XVIII<sup>e</sup> siècle et, surtout, d'une hostilité toute voltairienne au christianisme. Ce n'était pas faux non plus. Une enquête passionnante, qui donne envie de relire *Les dieux ont soif*. **A. B.**

Guillaume Métayer, *Anatole France et le nationalisme littéraire. Scepticisme et tradition*, Le Félin (10 rue La Vacquerie, 75 011 Paris), 250 p., 25 €.

